

Du Noir en noir et blanc : éloge de la dispersion

Autor(en): **Aubert, Jean-Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica**

Band (Jahr): **56 (1999)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-43650>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Du Noir en noir et blanc: éloge de la dispersion

Par Jean-Jacques Aubert, Neuchâtel

A la fin de l'hiver 203 ap. J.-C., un groupe de catéchumènes fut arrêté dans la petite cité des Tuburbitains en Afrique du Nord. Parmi eux se trouvaient deux jeunes femmes, Vibia Perpetua et Felicitas, l'une fille de bonne famille et mère d'un nourrisson, l'autre esclave et enceinte de huit mois. Transférées à Carthage peu après leur arrestation, ces deux femmes et leurs compagnons d'infortune y furent jugés et condamnés au martyre pour leur foi. Mais dans les jours précédant l'exposition aux bêtes dans l'arène, Perpétue eut une série de visions apocalyptiques qu'elle eut la bonne idée de mettre par écrit et qui figurent dans le récit anonyme de sa Passion. Ces quelques pages, dont nous avons l'original latin et une traduction grecque probablement contemporaine, constituent l'un des rares textes autobiographiques féminins et féministes que nous ait transmis l'Antiquité¹. Dans sa quatrième et dernière vision, Perpétue rêve qu'elle est amenée par un diacre dans l'amphithéâtre où on l'oppose non à des fauves féroces, mais à un Egyptien *foedus specie*, c'est-à-dire d'apparence hideuse (le texte grec dit ἄμορφος τῷ σχήματι). Le combat, au seuil duquel Perpétue se voit changer de sexe, est arbitré par un homme de taille extraordinaire, habillé en maître de gladiateurs, et portant une verge et un rameau vert chargé de pommes d'or. Défendant chèrement sa vie, la jeune femme se voit miraculeusement soulevée dans les airs et, dans cet état de lévitation, laboure le visage de son adversaire de coups de talon avant de lui faire mordre la poussière. Reconnue victorieuse par la foule des spectateurs, Perpétue reçoit le rameau de la victoire des mains du laniste, sort par la porte du Salut, et se réveille. Elle comprend alors que ce ne sont pas les bêtes qu'elle va affronter dans l'arène, mais le Diable en personne, dont elle est maintenant sûre de triompher².

* Ce texte a été prononcé le 3 avril 1998 comme leçon inaugurale dans la chaire de langue et littérature latines de l'Université de Neuchâtel. Que mes collègues y voient un hommage à leur générosité, largeur d'esprit et sens de l'humour! Je remercie les éditeurs du *Museum Helveticum* d'avoir accepté que la version écrite conserve sa dimension programmatique, moyennant quelques remaniements mineurs. Ma gratitude particulière va à mes collègues M. Billerbeck, P. Centlivres, J. Schamp et P. Schubert, à mes assistantes L. Chappuis, C. Eschenlohr Bombail et R. Luginbühl, ainsi qu'à mes frères et sœurs pour leurs remarques, suggestions et corrections.

1 J. Amat (éd.), *Passion de Perpétue et de Félicité, suivi des Actes*, Sources Chrétiennes 417 (Paris 1996). Cf. aussi B. D. Shaw, «The Passio of Perpetua», *P&P* 139 (1993) 3–45; P. Cox Miller, *Dreams in Late Antiquity: Studies in the Imagination of a Culture* (Princeton 1994); et J. E. Salisbury, *Perpetua's Passion: The Death and Memory of a Young Woman* (London 1997).

2 *Perp.* 10. Cf. P. Habermehl, *Perpetua und der Ägypter oder Bilder des Bösen im frühen afrikanischen Christentum. Ein Versuch zur Passio Sanctarum Perpetuae et Felicitatis*, Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur 140 (Berlin 1992).

Le Noir noir

Ce récit édifiant comporte beaucoup d'éléments troublants, l'un d'entre eux résidant dans le choix d'un Egyptien pour représenter le Diable. Les explications qu'on en donne traditionnellement soulignent que l'Egypte a régulièrement fourni à l'époque romaine des gladiateurs estimés³, ou qu'elle représente dans l'Ancien Testament le persécuteur par excellence du Peuple juif, ou encore qu'elle était considérée comme la patrie de stupides superstitions. Ces préjugés étaient déjà bien ancrés dans l'esprit des chrétiens à l'époque de Perpétue, s'il faut en croire son contemporain Tertullien⁴. Mais le passage correspondant des *Actes de Perpétue* (7,2), qui, datés du IV^e ou V^e s., sont certainement postérieurs d'un ou deux siècles au texte de la *Passion*, suggère que l'intention de l'auteur aurait pu être différente: l'Egyptien y est décrit comme *horridus et niger* dans la première version, comme *horrore et nigredine taeter* dans la seconde. A la laideur repoussante, le texte ajoute ainsi la couleur noire de la peau, partie intégrante du jugement esthétique négatif.

On pourrait objecter ici que les Egyptiens n'étaient en principe pas considérés comme des Noirs dans l'Antiquité, encore que l'équation Egypte-négritude se retrouve parfois dans la poésie. Citons, par exemple, un poème élégiaque anonyme et de date inconnue, conservé dans le Codex Salmasianus de l'*Anthologia Latina* et intitulé *De Aegyptio/L'Egyptien*:

Ex oriente die noctis processit alumnus.

Sub radiis Phoebi solus habet tenebras.

Corvus carbo cinis concordant cuncta colori.

Quod legeris nomen, convenit: Aethiopsis⁵.

Du Levant s'est avancé l'enfant adoptif de la nuit; seul, sous les rayons du soleil, il garde l'apparence des ténèbres. Le corbeau, le charbon, la cendre sont en parfaite harmonie avec sa couleur. Le nom qu'on te donne te convient bien, Aethiops.

Origine égyptienne, négritude et popularité liée aux jeux de l'amphithéâtre se retrouvent par ailleurs à l'époque vandale (VI^e s.) en la personne d'Olympius, un *venator* célébré dans le même recueil et dont il sera question plus loin.

Mais revenons au personnage de la quatrième vision de Perpétue: l'Egyptien y joue le rôle du tortionnaire, puisqu'une victoire de Perpétue n'entraîne aucune conséquence fâcheuse pour lui. Sans intervention divine, le cours nor-

3 L. Robert, «Une vision de Perpétue martyre à Carthage en 203», *CRAI* (1982) 228–276.

4 Tert., *Adv. Marc.* 3,13,10: *Sic et Aegyptus nonnumquam totus orbis intellegitur apud illum, superstitionis et maledictionis elogio* (= Ps.-Tert., *Adv. Iud.* 9,15). Dans le *De Spectaculis* (3,8) du même Tertullien, l'Egypte est associée à l'Ethiopie pour désigner tout peuple pécheur (*omnem gentem peccatricem*). Dans le deuxième *Stromate* de Clément d'Alexandrie (10,47,1), l'Egypte et la terre de Canaan symbolisent le bas monde, l'erreur, les passions et les vices. Les fondements bibliques d'une telle conception sont multiples: cf. Is. 19 et 20; Ez. 30,4; Ap. 11,8.

5 *Anth. Lat.* 182 (p. 155 éd. Riese). Notez les allitérations du troisième vers!

mal des choses aurait dû aboutir à la défaite de la jeune femme et à sa mise à mort par le glaive, conséquence annoncée dans le récit, surprenante dans le cadre d'un combat de lutte à mains nues, mais prémonitoire de l'issue réelle du martyr à venir. Le tortionnaire noir a peut-être été une figure familière chez les hagiographes antiques: ainsi dans le poème qu'il a consacré, vers 400 ap. J.-C., à la passion de Fructuosus, Augurius et Eulogius, le poète Prudence décrit le bourreau en ces termes:

*Hic flammante pyra niger minister
ardens supplicium parare iussus
construxit facibus rogam supremis⁶.*

Là, tandis que les flammes s'élèvent du bûcher, un noir serviteur a reçu l'ordre de préparer le supplice du feu et y a empilé les dernières torches.

Le texte peut aussi signifier que le bourreau a été noirci par les flammes du brasier. L'adjectif *niger* employé pour décrire le personnage évoque sans doute aussi bien son éventuelle, quoique surprenante, négritude (l'événement eut lieu, d'après l'auteur, à Tarragone, en Espagne) que sa méchanceté – n'oublions pas toutefois qu'il ne fait, comme tant d'autres, qu'obéir aux ordres – et son aura: les chrétiens, tout comme les païens, voyaient dans la couleur noire une connotation négative. Le noir est la couleur de la mort, et en tant que telle s'oppose au blanc, symbole de lumière, de clarté et de vie.

On s'aperçoit alors que fourmillent dans la littérature gréco-romaine les anecdotes qui suggèrent que les Noirs étaient porteurs de mauvais présages. Aux I^{er} et II^e s. ap. J.-C., le biographe Plutarque et l'historien L. Annius Florus rapportent qu'avant la bataille de Philippes (en 42 av. J.-C.), les troupes de Brutus et de Cassius, les assassins de César, furent assiégées par les signes menaçants d'un désastre imminent: des essaims d'abeilles s'étaient posés sur les étendards⁷, des charognards volaient en cercle au-dessus de l'armée et, comble de malheur, on aperçut un Ethiopien, un *omen* qui prit même la forme d'un fantôme noir (*atra quaedam imago*) pour se présenter à Brutus au cours de la nuit et lui annoncer qu'il était son mauvais génie⁸. Que l'Ethiopien et le fantôme ne

6 Prudent., *Perist.* 6,67–69.

7 Mon collègue Pierre Centlivres, professeur d'ethnologie, me signale à l'issue de ma leçon que cette anecdote trouve un parallèle à la fin du XIX^e s., lorsque des rebelles afghans, conduits par un mullah charismatique dans leur lutte contre les troupes britanniques à la frontière indo-afghane, bénéficièrent de l'assistance inattendue d'essaims d'abeilles; cf. D. B. Edwards, *Heroes of the Age, Moral Fault Lines on the Afghan Frontier* (Berkeley/Los Angeles 1996) 204–206.

8 Florus, *Epit.* 2,17: *Sed nec tum inminentia cladis destinatae signa latuerunt. Nam et signis insedit examen et adsuetae cadaverum pabulo volucres castra quasi iam sua circumvolabant, et in aciem prodeuntibus obvius Aethiops nimis aperte ferele signum fuit. Ipsique Bruto per noctem, cum inlato lumine ex more aliqua secum agitare, atra quaedam imago se obtulit et, quae esset interrogata, «Tuus» inquit «malus genius», ac sub oculis miratis evanuit.*

fassent qu'un découle d'une précision apportée par Plutarque⁹, selon qui le pauvre bougre aurait aussitôt été sauvagement massacré par les soldats qui croyaient pouvoir ainsi détourner le mauvais présage.

L'assassinat de l'empereur Caligula, en 41 ap. J.-C., fut lui aussi annoncé par une série de prodiges dont la liste exhaustive a été enregistrée par son biographe Suétone. Le rire de la statue de Jupiter à Olympie provoqua l'écroulement d'un échafaudage, le Capitole de Capoue fut frappé par la foudre – qui plus est, le jour des ides de Mars – et d'autres encore. Pour couronner le tout, on préparait un spectacle dont le sujet prévoyait la représentation des Enfers et dont la mise en scène impliquait, on s'en doute, la participation d'Égyptiens et d'Éthiopiens¹⁰.

Parmi les présages annonçant la mort de Septime Sévère en 209 ap. J.-C., Aelius Spartianus, l'un des auteurs supposés de l'*Histoire Auguste*, rapporte l'anecdote suivante: l'empereur revenait d'une inspection sur la frontière écossaise au poste le plus proche en se demandant quel présage il allait rencontrer. A ce moment surgit un Éthiopien coiffé d'une couronne de cyprès. Soldat régulier de l'armée romaine, il avait une solide réputation de farceur et de bouffon. Frappé par la couleur de sa peau et par son accoutrement, l'empereur le fit chasser de sa vue, mais le Noir eut encore le temps de lui lancer cette phrase lourde de conséquence: *Totum fuisti, totum vicisti, iam deus esto victor*¹¹. Or on sait bien que l'apothéose des empereurs ne se produisait que *post mortem*. Un lointain prédécesseur ne s'y était pas laissé prendre lorsque Cerialis Anicius, consul désigné pour l'année 66 ap. J.-C., avait proposé qu'on élève un temple à Néron divinisé (*divus Nero*). Le refus de celui-ci fut causé par la crainte de l'*omen* que certains n'auraient pas manqué de déceler dans cet hommage exceptionnel¹².

Si l'on peut en croire la fréquence de ce motif littéraire, il semble bien que la couleur noire ou foncée de la peau d'un individu ait pu provoquer occasionnellement des réactions négatives de la part de certains Romains. Mais le symbolisme que les Anciens attachaient aux couleurs en général, et au noir en particulier, ne semble pas avoir été déterminé par l'attitude adoptée à l'égard de membres de communautés ethniques non romaines. En fait, les exemples évo-

9 Plut., *Brut.* 48,5: 'Ο δ' Αἰθίοψ περιβόητος γέγονεν ὁ τῆς πύλης ἀνοιχθείσης ἀπαντήσας τῶ φέροντι τὸν ἀετὸν καὶ κατακοπεῖς ταῖς μαχαίραις ὑπὸ τῶν στρατιωτῶν οἰωνοσάμενων. Cf. aussi App., *BCiv.* 4,134.

10 Suet., *Calig.* 57,4: *Parabatur et in noctem spectaculum, quo argumenta inferorum per Aegyptios et Aethiops explicarentur.*

11 S.H.A., *Sev.* 22,4–5: *Post murum apud vallum visum in Britannia cum ad proximam mansionem rediret non solum victor sed etiam in aeternum pace fundata volvens animo, quid ominis sibi occurreret, Aethiops quidam e numero militari, clarae inter scurras famae et celebratorum semper iocorum, cum corona e cupressu facta eidem occurrit. Quem cum ille iratus removeri ab oculis praecepisset et coloris eius tactus omine et coronae, dixisse ille dicitur ioci causa: «Totum fuisti, totum vicisti, iam deus esto victor.»*

12 Tac., *Ann.* 15,74: *nam deum honor principi non ante habetur, quam agere inter homines desierit.*

qués ci-dessus reflètent au plus une coïncidence selon laquelle un type de représentation culturelle (symbolisme des couleurs), la conscience d'une distance somatique (la négritude de l'Ethiopien se résumant en l'occurrence à sa peau noire), les circonstances particulières, connues *a posteriori*, de l'imminence d'un désastre ou d'un meurtre, ainsi que la prédisposition d'une partie des acteurs à la superstition, ont entraîné le rejet parfois violent de l'Autre. En l'absence de l'un de ces facteurs, le rejet n'aurait peut-être pas eu lieu.

Le Noir symbolique

Le latin possède plusieurs adjectifs distincts pour désigner la couleur noire¹³. Le premier, d'un point de vue chronologique, est *ater*, qui n'avait à l'origine d'autre valeur que chromatique. Mais lorsque *ater* entre en concurrence avec *niger*, il prend le sens particulier de noir mat, par opposition au noir brillant. Notons en passant qu'une distinction analogue s'établit entre les adjectifs désignant le blanc: *albus*, blanc mat, s'oppose à *candidus*, blanc brillant. Dans un cas comme dans l'autre, c'est la présence ou l'absence de luminosité qui oppose les deux adjectifs. Comme cette absence évoque la mort, un homme portant le deuil est appelé *atratus*. En supplantant *ater* dès la fin de la période républicaine, *niger*, qui n'avait à l'origine aucune connotation négative, s'en est peu à peu chargé. Mais dans le sens particulier de noir brillant, l'adjectif évoque une certaine beauté, comme celle des pierres précieuses ou de la pierre noire d'Alabanda¹⁴.

A côté des adjectifs *ater* et *niger*, le latin présente aussi l'emploi plus rare de *furvus* (archaïque et poétique, le suffixe *-vus* étant fréquemment employé dans la formation des mots désignant une couleur). Le mot appartient sans doute à la même famille que *fuscus* dont nous reparlerons. Mentionnons aussi *piceus*, apparenté à la poix (*pix*), *coracinus*, du grec κόραξ désignant le corbeau, comportant peut-être une nuance bleutée, *aquilus*, par référence à l'eau (*aqua*), ou à l'aigle (*aquila*), ou encore au vent *Aquilo*. Le mot est employé occasionnellement par Plaute pour caractériser le teint¹⁵, que ce soit le brun très foncé d'une peau basanée ou la négritude.

Il est remarquable que lorsque les auteurs anciens décrivent la couleur de peau des Noirs, ils emploient souvent en concurrence avec l'adjectif *niger* un

13 Je suis dans cette partie l'excellent ouvrage de J. André, *Etude sur les termes de couleur dans la langue latine* (Paris 1949) 43–63. 123–127 et *passim*. Pour une bonne bibliographie sur le symbolisme des couleurs en dehors du monde antique, cf. L. Cracco Ruggini, «Il negro buono e il negro malvagio nel mondo classico», in: M. Sordi (éd.), *Conoscenze etniche e rapporti di convivenza nell'antichità*, Contributi dell'Istituto di storia antica 6 (Milan 1979) 108–135, en particulier 114, n. 26; et E. Oréal, «'Noir parfait': un jeu de mot de l'égyptien au grec», *REG* 111 (1998) 551–565.

14 En Carie: *Alabandicus lapis*, cf. Plin., *HN* 36,62.

15 Pl., *Rud.* 422; et *Poen.* 1112.

autre adjectif, *fuscus*, dont la teinte sombre se distingue clairement du noir, mais dont l'analyse sémantique en contexte suggère une polysémie reflétant les nuances les plus diverses. Si le suffixe *-cus*, que l'on retrouve dans de nombreux adjectifs relatifs aux tares physiques de l'être humain, telle que *mancus*, «man-chot», *flaccus*, «flasque», etc., avait probablement une valeur péjorative à l'origine, le sens négatif de *fuscus* n'est en rien comparable à celui d'*ater*, c'est-à-dire qu'on n'y trouve aucune connotation morale ou religieuse. *Fuscus*, qu'on rapprocherait volontiers du brun si cette couleur avait eu, aux yeux des Romains, une identité propre, c'est-à-dire indépendante du rouge, se dit d'un individu au teint basané, bronzé. Face à un Nordique, tous les Méditerranéens pouvaient être décrits comme *fusci*. Pour un Méditerranéen, comme pour certains partisans du maire de Vitrolles, un «bronzé» a tout de suite quelque chose de plus (ou de moins).

Parmi les autres épithètes rendant compte de la différence somatique, notons une série d'adjectifs marquant la déviance par rapport à une norme chromatique: ainsi *coloratus*, *decolor* et *discolor* font référence à la couleur sombre de la peau, mais cela concerne presque exclusivement les Indiens. Comme ceux-ci partageaient avec divers peuples africains le fait de devoir, selon les Anciens, leur particularité cutanée à la proximité du soleil, tous les termes rappelant cette explication leur étaient communs: *ustus*, brûlé, et ses composés *adustus*, *exustus*, *perustus*; *coctus*, cuit, et ses composés *percoctus*, *incoctus*, *excoctus*; *siccus*, sec; *torridus*, desséché; *tostus*, rôti, calciné, etc. Les rayons du soleil, les Anciens s'en étaient bien rendu compte, n'affectaient bien sûr pas que les Noirs. Ainsi Martial nous décrit la brune Lycoris (*fusca*) revenant noire (*nigra*) de Tibur, où elle avait pris sans le vouloir un bon bain de soleil, alors que l'effet escompté était l'inverse en raison de la présence de sources sulfureuses:

*Dum Tiburtinis albescere solibus audit
antiqui dentis fusca Lycoris ebur,
venit in Herculeos colles. Quid Tiburis alti
aura valet! parvo tempore nigra redit*¹⁶.

Apprenant que l'ivoire d'une antique défense avait blanchi sous l'effet des rayons du soleil de Tibur, la brune Lycoris s'est rendue dans les collines d'Hercule. Vivent les bienfaits de l'air de la montagne de Tibur! En peu de temps, elle s'en est revenue noire.

C'est pourquoi l'emploi de ces adjectifs n'est pas suffisant en soi pour identifier la négritude d'un individu ou d'un groupe, et ce d'autant plus que, dans un contexte ambigu, la couleur foncée peut être celle des cheveux. Mais la grande diversité offerte par le vocabulaire latin des couleurs invite à penser que les An-

16 Mart. 7,13. Cf. aussi Ter., *Ad.* 847–849: (...) *praeter haec / meridie ipso faciam ut stipulam colligat: / tam excoctam reddam atque atram quam carbos*. Sur la relation entre feu/chaleur et négritude, cf. R. S. P. Beekes, «Aithiopes», *Glotta* 73 (1995/96) 12–34.

ciens avaient pris note de la variété des tons de la négritude. Cette hypothèse semble confirmée par un texte du stoïcien Marcus Manilius, auteur d'un poème didactique sur l'astrologie daté du début du I^{er} s. ap. J.-C., où il reconnaît que les Ethiopiens sont plus noirs que les Indiens ou les Egyptiens, voire les «Africains» et les Maures:

*Idcirco in varias leges variasque figuras
dispositum genus est hominum, proprioque colore
formantur gentes, sociataque iura per artus
materiamque parem privato foedere signant.
Flava per ingentis surgit Germania partus,
Gallia vicino minus est infecta rubore,
asperior solidos Hispania contrahit artus.
Martia Romanis urbis pater induit ora
Gradivumque Venus miscens bene temperat artus,
perque coloratas subtilis Graecia gentes
gymnasium praefert vultu fortisque palaestras,
et Syriam produnt torti per tempora crines.
Aethiopes maculant orbem tenebrisque figurant
perfusus hominum gentes; minus India tostos
progenerat; \ tellusque natans Aegyptia Nilo
lenius irriguis infuscat corpora campis
iam propior \ mediumque facit moderata tenorem.
Phoebus harenosis Afrorum pulvere terris
exsiccat populos, et Mauretania nomen
oris habet titulumque suo fert ipsa colore¹⁷.*

C'est pourquoi le genre humain se caractérise par la diversité de ses lois et de ses apparences. Les nations se distinguent toutes par leur teint propre, et scellent par un arrangement particulier, dans leur corps et dans leur essence commune, les droits qui les unissent les unes aux autres. La blonde Germanie se dresse à travers ses rejetons immenses, la Gaule est imprégnée, à un moindre degré, d'un rouge pas très différent, l'Espagne plus rude assemble des corps trapus. Quant aux Romains, le père de la Ville donne à leurs visages une expression martiale et Vénus collabore avec le dieu de la guerre pour équilibrer harmonieusement leurs membres. La Grèce subtile arbore, dans la carnation de ses peuples, son gymnase et sa palestre où l'on fait montre de son courage. La Syrie se trahit par les cheveux crépus qui couvrent ses tempes, les Ethiopiens tachent le monde et façonnent des peuplades humaines saupoudrées de ténèbres. L'Inde donne naissance à des hommes moins rôtis; baignée par le Nil, la terre d'Egypte assombrit les corps plus légèrement du fait de ses plaines inondées: plus proche de nous, ce pays au climat tempéré produit un ton moyen. Par la poussière Phébus dessèche les peuples africains dans leurs dunes de sable. La Mauritanie tient son nom de son visage et tire son identité de sa couleur.

Pour Manilius, la couleur de la peau n'est qu'un caractère particulier – comme le sont la stature et la carrure – accolé à une nature commune à tous les

17 Manilius, *Astronomica* 4,711–730 (éd. G. P. Goold, 1985).

hommes et conditionné par le climat, tout comme leurs us et coutumes. Pouvons-nous en déduire que les Anciens avaient conscience du continuum parfait existant d'une ethnie ou d'un individu à l'autre, fait capital dans la négation du concept de race auquel est ainsi retiré un pilier vital? En tout cas, l'aspect héréditaire ne semble pas être déterminant dans ce contexte.

Le Noir décrit

Quoi qu'il en soit, examinons comment les Anciens décrivaient physiquement les Noirs. Le texte le plus précis d'un point de vue ethnographique se trouve dans un poème tiré d'un recueil désigné du terme d'*Appendix Vergiliana* et intitulé *Moretum*, probablement d'époque augustéenne ou un peu postérieur. Il y est raconté en 124 hexamètres comment un vieux couple de paysans prépare son déjeuner un matin d'hiver. Scybale, la compagne de Similus, est noire:

*Interdum clamat Scybalen. Erat unica custos,
Afra genus, tota patriam testante figura,
torta comam labroque tumens et fusca colore,
pectore lata, iacens mammis, compressior alvo,
cruribus exilis, spatiosa prodiga planta*¹⁸.

Parfois il appelle Scybale, qui était l'unique gardienne, d'origine africaine, comme en témoignait toute sa personne, ses cheveux crépus, sa lèvre charnue, sa peau noire, son buste généreux, sa poitrine pendante, sa taille resserrée, ses jambes grêles, ainsi que ses pieds grands et larges.

Ces quelques vers illustrent bien le fait que la négritude implique un ensemble de traits somatiques, parmi lesquels la couleur de la peau occupe une place égale aux autres. Remarquons que manquent la prognathie (jamais mentionnée dans les textes antiques), la platyrrhinie, ainsi qu'une certaine stéatopygie¹⁹. En fait, la couleur noire de la peau n'était pas considérée dans l'Antiquité romaine comme un élément suffisant pour garantir la négritude. C'est en tout cas ce que suggère une anecdote tirée des *Satyrica* de Pétrone: embarqués sur un navire, Encolpe et Giton réalisent que l'armateur, qui est à bord, n'est autre que la personne à laquelle ils cherchaient à échapper. Craignant pour leur vie

18 *Appendix Vergiliana, Moretum* 31–35. Cette œuvre est parfois attribuée à Térence, cf. P. Salmon, «L'image du Noir dans l'antiquité gréco-romaine», in: M. Sordi (éd.), *Emigrazione e immigrazione nel mondo antico*, Contributo dell'Istituto di storia antica 20 (Milan 1994) 283–302, en particulier 296. Cf. ci-dessous, n. 56.

19 Autres descriptions: Diod. Sic. 3,8,2 et dans Plin., *HN* 2,80,189. D'après Palladas d'Alexandrie (IV^e s. ap. J.-C.), le danseur Memphis est décrit comme σιμός (camard) (cf. *Anth. Pal.* 11,255) et le rhéteur Maurus, que le lemme désigne comme Egyptien, se caractérise par un nez en forme de trompe d'éléphant et des lèvres pesantes (cf. *Anth. Pal.* 11,204: ῥήτορα Μαῦρον ἰδῶν ἐτεθήπεα ὄυγγελέφαντα, / χεῖλεσι λιτραίοις φθόγγον ἰέντα φόνον).

en cas de découverte, ils songent à plusieurs stratagèmes, y compris la fuite et le déguisement. Encolpe propose même d'utiliser l'encre d'Eumolpe pour se teindre le visage en noir et se faire passer pour des esclaves éthiopiens. Le projet laisse Giton sceptique:

Tamquam hic solus color figuram possit pervertere et non multa una oporteat consentiant ... ut <ut> mendacium constet. (...) age, numquid et labra possumus tumore taeterrimo implere? Numquid et crines calamistro concertere? Numquid et frontes cicatricibus scindere? Numquid et crura in orbem pandere? Numquid et talos ad terram deducere? Numquid et barbam peregrina ratione figurare? Color arte compositus inquinat corpus, non mutat²⁰.

Comme si la couleur pouvait à elle seule modifier profondément la physionomie et qu'il ne fallait pas que beaucoup d'éléments s'accordent pour que le mensonge soit crédible. (...) Eh bien, pouvons-nous aussi enfler nos lèvres d'un bourrelet affreux? Nous friser les cheveux au fer? Nous inciser le front de cicatrices? Marcher les jambes arquées et les pieds plats? Nous tailler une barbe exotique? Une couleur appliquée artificiellement salit le corps sans le changer.

Par la bouche de Giton, Pétrone énumère les principaux caractères somatiques de la négritude. Plusieurs figurent parmi les traits notés dans d'autres descriptions antiques, mais il est le seul à mentionner les scarifications, détail corroboré par plusieurs statuettes en terre cuite d'époque romaine²¹.

Le Noir décrié

Si l'on compare l'extrait de Pétrone aux quelques vers du *Moretum* cités ci-dessus, on est amené à croire que les Anciens n'avaient pas attribué une valeur esthétique positive aux traits caractéristiques de la négritude. Dans un système ethnocentrique, il n'est pas étonnant que les critères de beauté soient définis par rapport à une norme somatique déterminée par le groupe dominant: Romains et Grecs étaient des Méditerranéens, relativement petits de taille, au teint halé, aux cheveux foncés. Tout groupe ethnique dont l'apparence physique s'éloignait dans un sens ou dans l'autre de cette norme portait les stigmates de l'altérité: ainsi, la blondeur et la blancheur de teint des Nordiques n'étaient pas moins étrangères aux Méditerranéens que la négritude des Africains ou des Indiens. Que cette altérité soit notée le plus souvent en termes négatifs ne doit pas nous étonner. Ainsi, un autre poème anonyme tiré lui aussi de l'*Anthologia Latina*, s'exprime en ces termes:

20 Petron., *Sat.* 102.

21 F. M. Snowden, Jr., *Blacks in Antiquity. Ethiopians in the Greco-Roman Experience* (Cambridge, MA/London 1970) 35, fig. 3; et du même auteur, «Témoignages iconographiques sur les populations noires dans l'Antiquité gréco-romaine», in: L. Bugner (éd.), *L'image du Noir dans l'art occidental. I. Des Pharaons à la chute de l'empire romain* (Fribourg 1976) 133–245, en particulier 234, figs. 317–320.

*Faex Garamantarum nostrum processit ad axem
 Et piceo gaudet corpore verna niger,
 Quem nisi vox hominem labris emissa sonaret,
 Terreret visu horrida larva viros.
 Dira, Hadrumeta, tuum rapiant sibi Tartara monstrum;
 Custodem hunc Ditis debet habere domus²².*

La fange des Garamantes s'est avancée jusqu'à nos latitudes et l'esclave noir se félicite de son corps couleur de poix. Si le son qui sort de ses lèvres ne les rassurait sur son humanité, les vrais hommes seraient terrorisés à la vue de cet horrible démon. Que l'affreux Tartare rappelle en son sein le monstre que tu nous envoies, Hadrumète. C'est à la maison de Pluton que convient un tel gardien!

Aujourd'hui, un tel poème tomberait vraisemblablement sous le coup des lois contre le racisme. Il y a dans le substantif *faex* (le premier mot du poème, qui désigne «la fange»), tout comme dans le nom de la noire Scybale du *Moretum*, une marque de dégoût physique profond, qui touche, dans le second cas, au copronyme (le grec τὸ σκύβαλον signifie «la merde», «le fumier»). Dans le même ordre d'idées, les allitérations notées dans le troisième vers de l'autre poème anonyme cité et traduit ci-dessus (cf. note 5) évoquent le verbe grec, latin et français exprimant l'action de déféquer (*cacare*).

Le Noir désiré

Il serait facile de multiplier les exemples où la déviance par rapport à l'image de la norme somatique est ressentie de façon négative et exprimée en termes outrageants. Plus intéressants sont les cas, relativement nombreux, où le constat de la négritude est accompagné d'un qualificatif permettant de nuancer le jugement de valeur implicite: noir(e), néanmoins beau (belle)!²³ L'iconographie antique, riche et variée, suffirait à démontrer que les artistes des époques hellénistique et romaine n'étaient pas restés insensibles à la beauté exotique de leurs sujets²⁴. Ce fait, heureusement, trouve sa confirmation dans les textes. Luxorius, un poète nord-africain d'époque vandale, a écrit un épigramme dans lequel il loue la personne et les exploits d'un chasseur égyptien dont les combats dans l'arène l'ont laissé pétri d'admiration:

22 *Anth. Lat.* 183 (pp. 155–156 Riese).

23 Réminiscence du Cantique des Cantiques 1,5, traduite dans la Vulgate de Jérôme (1,4) par *Nigra sum sed formosa*. Cf. le grec de la Septante, μέλαινά εἶμι καὶ καλή. Le texte grec semble plus fidèle à l'original hébreu que le texte latin. Notez que dans la *Lettre* 22,1 (datée de 384), Jérôme présente un texte différent: *Nigra sum et speciosa*. Cf. J. Pelikan, *Mary Through the Centuries. Her Place in the History of Culture* (New Haven/London 1996) 25–26, sur l'importance de ce passage à l'origine de la légende de la Madonne Noire.

24 Snowden (1970, ci-dessus, n. 21) 83–87, figs. 58–62; 90–91, figs. 66–67; *Image I* (1976, ci-dessus, n. 21) 193, fig. 242; 200–201, figs. 253–255; et J. Desanges, «L'iconographie du Noir dans l'Afrique du Nord antique», in: *Image I* (1976) 246–268, en particulier 267, fig. 365.

De Olympio venatore Aegyptio

*Grata voluptatis species et causa favoris,
 Fortior innumeris, venator Olympie, palmis,
 Tu verum nomen membrorum robore signas,
 Alcides collo, scapulis, cervice, lacertis,
 Admirande, audax, velox, animose, parate.
 Nil tibi forma nocet nigro fuscata colore.
 Sic ebum pretiosum atrum natura creavit;
 Purpura sic parvo depressa in murice fulget;
 Sic nigrae violae per mollia gramina vernant;
 Sic tetras quaedam commendat gratia gemmas;
 Sic placet obscuros elephans inmanis ad artus;
 Sic turis piperisque Indi nigredo placessit;
 Postremum tanto populi pulcrescis amore,
 Foedior est quantum pulcher sine viribus alter²⁵.*

A propos d'Olympius, venator égyptien

Beauté agréable du plaisir à l'origine de ta popularité, ta valeur, chasseur Olympius, est accrue par le nombre immense de tes victoires et ta force physique cautionne le nom que tu portes. D'Hercule, tu as l'encolure, les épaules, l'échine et les muscles. Admirable, audacieux, rapide, courageux, tu es toujours prêt. Ta beauté assombrie par ton teint noir ne gêne rien. C'est ainsi que la nature a créé, noire, l'ébène précieuse, c'est ainsi que la pourpre enfouie au fond d'un petit coquillage jette ses feux, c'est ainsi que les violettes fleurissent, noires, sur les tendres pelouses, c'est ainsi que scintillent d'une certaine grâce des pierres sinistres, c'est ainsi que l'énorme éléphant fascine par ses membres sombres, c'est ainsi que la noirceur de l'encens et du poivre indien procure de l'agrément. Finalement, l'intensité de l'affection populaire souligne ta beauté tout comme la mollesse en enlaidirait un autre, aussi séduisant soit-il.

Notez au neuvième vers la comparaison avec la violette: il s'agit d'une reminiscence des *Bucoliques* de Virgile²⁶, où il est aussi question de la beauté relative de deux jeunes gens, dont le noir (*fuscus*) Amyntas. L'épithète du même Olympius, attribuée au même Luxorius et conservée dans le même recueil, passe totalement sous silence la particularité somatique du défunt, pour insister sur sa force physique uniquement²⁷.

25 Luxorius, dans *Anth. Lat.* 353 (= M. Rosenblum, *Luxorius: A Latin Poet among the Vandals*, New York/London 1961, 150, no. 67 et le commentaire, pp. 230–232. Cf. aussi H. Happ, *Luxorius*, 2 vols., Teubner, Stuttgart 1986, avec une ponctuation légèrement différente).

26 Virg., *Ecl.* 10,38–39: (...) *quid tum, si fuscus Amyntas? / Et nigrae violae sunt et vaccinia nigra*. Cf. aussi *Ecl.* 2,15–18: (...) *nonne Menalcan, / Quamvis ille niger, quamvis tu candidus esses? / O formonse puer, nimium ne crede colori! / Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur*. Cf. aussi Theocr., *Id.* 10,26–29; et Asclepiades de Samos, dans *Anth. Pal.* 5,210,3 (ci-dessous, n. 35).

27 *Anth. Lat.* 354 (= Rosenblum no. 68); cf. surtout le vers 7: *Tantaque mirandae fuerant tibi praemia formae* (...).

Le Noir rose

Mais si notre poète était un partisan sans réserve de la négritude masculine, on ne peut en dire autant de ses goûts pour les femmes de couleur, comme le suggère un épigramme dirigé

*In eum qui foedas amabat
Diligit informes et foedas Myrro puellas.
Quas aliter pulcro viderit ore, timet.
Iudicium hoc quale est oculorum, Myrro, fatere,
Ut tibi non placeat Pontica, sed Garamas.
Iam tamen agnosco cur tales quaeris amicas.
pulcra tibi numquam, se dare foeda potest²⁸.*

Contre l'amant des laiderons:

Myrron aime les jeunes filles laides et hideuses. Autrement dit, il redoute les jolis minois. Ainsi, Myrron, tu montres bien ce que vaut le jugement de tes yeux, toi qui préfères une Garamante à une Pontique. Mais maintenant je sais bien pourquoi tu poursuis de telles amours. Une belle fille, au contraire d'une laide, ne peut se donner à toi.

Ici, la négritude est synonyme de laideur et doit s'entendre d'un point de vue purement esthétique. Au début du III^e s. ap. J.-C., l'empereur Héliogabale exploita cette aversion physique contre la négritude pour taquiner ses amis. Mais ce grand farceur était évidemment un pervers:

Saepe amicos suos cum Aethiopibus aniculis inclusit nocturnis mansionibus et usque ad lucem detinuit, cum pulcherrimas his diceret apparatus. Fecit hoc idem etiam de pueris et tunc, ante Philippum utpote, licebat²⁹.

Souvent il retenait ses amis dans des maisons closes en compagnie de petites vieilles éthiopiennes et les y enfermait jusqu'à l'aube, prétendant que c'étaient de véritables beautés qui leur étaient offertes. Et il agissait de même avec des enfants, ce qui alors, c'est-à-dire avant le règne de Philippe l'Arabe (244–249), était encore permis.

Il est évident qu'une préférence de nature esthétique peut avoir des implications sur le plan de l'attirance sexuelle, mais on sait qu'en cette matière *de gustibus non disputandum*. Preuve en est l'abondance des témoignages sur les qualités relatives et absolues des performances sexuelles des Noirs. Le mur d'une maison de campagne des environs de Pompéi porte un graffito bien explicite:

*Quisquis amat nigra(m) nigris carbonibus ardet;
nigra(m) cum video mora(m) libenter aedeo³⁰.*

28 *Anth. Lat.* 329 (= Rosenblum no. 43).

29 S.H.A., *Heliogab.* 32,5–6.

30 *CIL* IV 6892 (Boscotrecase).

Quiconque aime une femme noire se consume comme sur des charbons ardents.
Lorsque je vois une Noire, je brûle de croquer cette mûre.

L'enthousiasme de ce «poète» anonyme du I^{er} s. ap. J.-C. est partagé, peut-être à contrecœur, par un ou une autre, dont le pastiche amusant de deux vers fameux empruntés respectivement à Properce et à Ovide se lit sur le mur du vestibule d'un lupanar situé à Pompéi même:

*Candida me docuit nigras
Odisse puellas; odero si potero, sed non invitus
Amabo
Scripsit Venus Fisica Pompeiana*³¹.

Blanche m'a appris à détester les jeunes filles noires; je les haïrai, si je le peux; mais ce n'est pas malgré moi que je les aimerai (*ou, s'il faut suivre le modèle d'Ovide, sinon, je les aimerai bien malgré moi*). Signé, Vénus Physique de Pompéi.

On pourrait objecter, en revanche, que l'attirance sexuelle n'est pas toujours liée à la beauté physique, mais aux yeux du philosophe épicurien Philodème de Gadara, qui fut peut-être le maître de Virgile, l'amante noire présente certains atouts extérieurs qui, combinés à une générosité désintéressée, lui donnent entière satisfaction:

Μικκή καὶ μελανεῦσα Φιλαίνιον, ἀλλὰ σελίνων
οὐλοτέρη καὶ μνοῦ χρῶτα τερεινότερη,
καὶ κεστοῦ φωνεῦσα μαγώτερα, καὶ παρέχουσα
πάντα καὶ αἰτῆσαι πολλάκι φειδομένη.
Τοιαύτην στέργοιμι Φιλαίνιον ἄχρῖς ἂν εὔρω
ἄλλην, ᾧ χρυσέη Κύπρι, τελειότερη³².

Elle est petite et noire, Philainion, mais ses cheveux sont plus frisés que le persil, sa peau plus douce qu'un duvet, sa voix plus ensorcelante qu'un ceste. Elle donne tout et souvent néglige de rien demander en retour. Puissé-je aimer Philainion telle qu'elle est jusqu'à ce que j'en découvre, ô rayonnante Cypris, une autre plus parfaite.

La représentation stéréotypée de la femme noire à la poitrine abondante, s'il faut en croire le satiriste Juvénal³³, et au fessier imposant, tel qu'on le découvre sur le relief d'Archie³⁴, nous laisse entrevoir quels pouvaient être les fantasmes sexuels de certains Romains. Toutefois, on notera une petite réserve de nature esthétique dans les vers de Philodème, réserve que l'on trouve déjà ex-

31 *CIL* IV 1520 (Vico degli Scenziati). Cf. Prop. 1,1,5: *donec me docuit castas odisse puellas* et Ov., *Am.* 3,11,35: *Odero si potero; si non, invitus amabo*.

32 *Anth. Pal.* 5,121.

33 Juv. 13,162–163: (...) *aut quis / in Meroe crasso maiorem infante mamillam?*

34 Snowden (1970, ci-dessus, n. 21) 242, fig. 105; J. Leclant, «L'Égypte, terre d'Afrique dans le monde gréco-romain», in: *Image I* (1976, ci-dessus, n. 21) 269–285, en particulier 283, figs. 383–384.

primée dans un poème d'Asclepiades de Samos, qui fut lui-même le maître du poète hellénistique Théocrite au III^e s. av. J.-C.:

Τωθασιμῶ Διδύμη με συνήρπασεν· ὄμοι, ἐγὼ δὲ
 τήκομαι, ὡς κηρὸς παρ πυρὶ, κάλλος ὄρῶν.
 Εἰ δὲ μέλαινα, τί τοῦτο; καὶ ἄνθρακες· ἀλλ' ὅτε κείνους
 θάλλωμεν, λάμπουσ' ὡς ῥόδεαι κάλυκες³⁵.

Par ses taquineries, Didyme m'a ravi; hélas! je fonds comme cire au feu à la vue de sa beauté. Si elle est noire, qu'importe? les charbons le sont aussi; mais une fois allumés, ils brillent tels que des calices de roses.

Si la faim est le meilleur condiment, la concupiscence joue en amour le rôle de grand égalisateur. Mais d'un certain point de vue, la femme noire était visiblement moins bien lotie que sa contrepartie masculine³⁶. Le préjugé Wasp (ou afro-américain?) qui veut que «once you go black you'll never go back» se vérifie déjà dans l'Antiquité. D'après Juvénal, Martial et d'autres, les matrones romaines avaient souvent cédé à la curiosité et à la tentation du Noir macrophallique, comme le prouvait le nombre de rejetons noirs nés dans les bonnes familles³⁷. Mais lorsqu'on découvre «cet obscur l'objet du désir», on ne peut que faire acte d'humilité et de compréhension. Déjà aux temps reculés de la royauté romaine, le fils du roi Tarquin le Superbe ne s'y était pas trompé: voulant vaincre la résistance de la vertueuse Lucrèce, il menaça de la tuer et de disposer ensuite le corps d'un esclave *noir* auprès du sien. Ainsi, l'accusation d'adultère aurait gagné en crédibilité, et le mari n'aurait pas pu soupçonner une mise en scène. Ce détail ne pouvait bien sûr pas venir d'un rat de bibliothèque comme Tite-Live, mais a été heureusement rectifié par un commentateur attentif et réaliste³⁸.

Le Noir récupéré

L'hypersexualité présumée des Noirs a fait travailler l'imagination des Anciens, en particulier des auteurs chrétiens et physiognomonistes. Selon la science de ces derniers, l'apparence physique d'un individu et du groupe auquel il appartient serait l'élément déterminant de son caractère. Ainsi, un traité anonyme latin du IV^e s. ap. J.-C. prend acte du fait que les nations se distinguent les

35 *Anth. Pal.* 5,210.

36 Snowden (1970, ci-dessus, n. 21) 240, fig. 102; *Image I* (1976, ci-dessus, n. 21) 221, figs. 284 et 256, fig. 347.

37 Juv. 6,595–601; Mart. 6,39,6–7 et 18; Plin., *HN* 7,12,51; Calpurnius Flaccus, *Decl.* 2 (*Natus Aethiops*). Cf. Snowden (1970, ci-dessus, n. 21) 164 et 194; et J. P. V. D. Balsdon, *Romans and Aliens* (London 1979) 218.

38 Servius, ad Virg., *Aen.* 8,646 (éd. par G. Thilo 1923, p. 291): *Quo facto per noctem stricto gladio eius ingressus cubiculum cum Aethiope, hac arte egit ut secum coiret, dicens «nisi mecum concubueris, Aethiopem tecum interimo, tamquam in adulterio deprehenderim.»*

unes des autres par la couleur de leur peau, et que par conséquent il doit être possible de cerner leur caractère en terme généraux:

*Color niger levem, imbellem, timidum, versutum indicat: refertur ad eos qui in meridiana plaga habitant, ut sunt Aethiopes, Aegyptii et qui his iuncti sunt*³⁹.

Le teint noir révèle une personnalité légère, pacifique, craintive et rusée. Ces caractéristiques s'appliquent aux habitants des régions méridionales, comme les Ethiopiens, les Egyptiens et leurs voisins.

A ceux-ci, les physiognomonistes opposent les Nordiques au teint blanc rosé (*color albus subrubeus*), courageux et moralement solides.

Les cheveux crépus sont, eux aussi, porteurs d'un message:

*Capilli crispi nimium subdolum, avarum, timidum, lucri cupidum hominem ostendunt. Referuntur autem tales ad gentem Aegyptiorum, qui sunt timidi, et ad Syrorum, qui sunt avari*⁴⁰.

Ils dénoncent un homme sournois, avare, craintif, âpre au gain. On les trouve parmi les Egyptiens, qui sont craintifs, et chez les Syriens, qui sont avares.

La méthode est simple: il s'agit de rassembler les préjugés les plus communément retenus à l'égard d'un groupe ethnique et d'extrapoler de ce groupe aux individus qui partagent quelque trait physique propre à ce groupe, sans pour autant lui appartenir nécessairement:

*Hic Aegyptio est similis, Aegyptii autem sunt callidi, dociles, leves, temerarii, in venerem proni*⁴¹.

Un tel ressemble à un Egyptien; or les Egyptiens sont rusés, prompts à s'instruire, légers, téméraires, et portés à faire l'amour.

On reconnaît dans ce syllogisme l'un des trois grands principes de la physiognomonie. Quelle que soit la valeur d'une telle science, qui se base sur des analogies d'ordre ethnologique, anatomique et zoologique et dont le succès n'a pas diminué jusqu'à une époque relativement récente, les textes cités ont au moins le mérite de nous renseigner sur certains préjugés à l'égard des Noirs à l'époque romaine. Si les Egyptiens sont connus pour leurs appétits sexuels, à combien plus forte raison le seront ceux dont les traits physiques sont encore plus marqués!

C'est là un point qui a fourni matière à réflexion aux auteurs chrétiens, puisque le problème majeur rencontré par les saints voués à l'abstinence sexuelle a été la tentation de la chair, suscitée bien entendu par Satan. Palladius,

39 Anon. Lat., *De Physiognomoniam* 79.

40 Anon. Lat., *De Physiognomoniam* 14.

41 Anon. Lat., *De Physiognomoniam* 9.

auteur de l'*Historia Lausiaca*, raconte par le menu les combats et les victoires des moines du désert à la fin du IV^e s.⁴². Le narrateur nous apprend que, lors d'une visite dans une petite communauté en Scete, au sud d'Alexandrie, il était tourmenté par ses pulsions sexuelles. Prêt à succomber, il se rend néanmoins dans le Grand Désert où il rencontre un vieil ascète nommé Pachôn; celui-ci lui avoue que, même après quarante ans de vie monacale et ascétique, il se sent encore à la merci du désir. Au paroxysme de la bataille qu'il lui livrait depuis de longues années, le démon était allé jusqu'à prendre la forme d'une belle jeune fille éthiopienne que Pachôn se souvenait d'avoir vue dans sa jeunesse. Elle s'était assise sur ses genoux et l'avait excité à un tel point qu'il avait cru avoir des rapports avec elle. Revenu à lui, il l'avait giflée si fort qu'elle en avait disparu; mais la main du saint homme avait exhalé pendant les deux années qui suivirent une odeur insupportable. Ce détail olfactif rend bien compte de l'identification de la jeune fille avec le Diable. S'il reflète aussi un préjugé antique vis-à-vis de la négritude, il semble qu'on en ait là l'une des plus anciennes traces⁴³. Toujours est-il que l'Éthiopienne représente le comble de la séduction sexuelle.

Le choix d'une jeune fille éthiopienne comme incarnation du Diable est bien antérieur aux affres des Pères du Désert. C'est en fait aux sources même du christianisme que le motif remonte. Dans les *Actes apocryphes de Pierre*, conservés dans un texte latin du III^e s. ap. J.-C., mais dont l'original grec fut rédigé à Rome au plus tôt dans la deuxième moitié du II^e s., l'apôtre est venu à Rome pour combattre les méfaits du grand magicien juif Simon et se prépare à une joute verbale *de conlocutione Dei* (probablement «sur l'appellation de Dieu,» grec προσηγορία) au forum, le samedi suivant. La veille au soir, son hôte, le sénateur Marcellus, un chrétien de fraîche date, fait un rêve qu'il rapporte à Pierre à son réveil:

Nunc enim in somno breviter conversus, vidi <te> in excelso loco sedentem et ante turbam magnam, et mulierem quendam turpissimam, in aspectu Ethiopissimam, neque Aegyptiam, sed totam nigram sordibus, pannis (sic! =? sordidis pannis) involutam, in collo autem torquem ferream et in manibus et in pedibus catenam, saltantem. videns magna voce dicebas ad me: «Marcelle, omnes viri (sic! =? omnis virtus) Simoni et dei ipsius haec est, quae saltat: de colla eam.» et ego tibi dicebam: «Petre frater, senator sum generis

42 Palladius, *Historia Lausiaca*, édité par C. Mohrmann/G. J. M. Bartelink/M. Barchiesi, *Palladio, La storia Lausiaca* (4^e édition, Milan 1990), en particulier le chapitre 23 (Pachôn). Voir les pages excellentes consacrées à ce sujet par A. Rousselle, *Porneia. De la maîtrise du corps à la privation sensorielle, II^e-IV^e siècles de l'ère chrétienne* (Paris 1983) 167-244.

43 Cf. aussi *Vitae Patrum* 5,5 (= PL 73, 879) et J. M. Courtès, «Traitement patristique de la thématique 'éthiopienne'», in: L. Bugner (éd.), *L'image du Noir dans l'art occidental. II. Des premiers siècles chrétiens aux «grandes découvertes» 1. De la menace démoniaque à l'incarnation de la sainteté* (Fribourg 1979) 9-31, surtout 19.

magi (sic! = magni) et nunquam manus meas maculavi, neque passerem aliquando occidi.» et tu hoc audito plus clamare coepisti: «Veni, verum gladium nostrum, Iesu Christe, et non tantum caput eius praecidas daemonis, sed et omnia membra eius concide, palam istis omnibus quos in tua militia probavi.» et continuo tibi similis, Petre, tenens gladium totam eam concidit usque adeo ut intenderem ego bos (sic! = vos) ambos, et tibi et illi qui concidebat illum daemonium, tam similes cum mea magna admiratione⁴⁴.

M'étant endormi un instant, j'ai eu une vision dans laquelle tu étais assis sur un siège surélevé, face à une grande foule; il y avait aussi une femme très laide, d'apparence éthiopienne jusqu'au bout des ongles, et non pas (seulement) égyptienne, le corps entièrement noir, vêtue de haillons dégoûtants, un collier de fer au cou, et une chaîne aux mains et aux pieds: elle dansait. En la voyant, tu me disais à voix haute: Marcellus, cette danseuse incarne tout le pouvoir de Simon et de son dieu; décapite-la! Et je te répondais: Pierre, mon frère, je suis sénateur et j'appartiens à l'élite aristocratique. Jamais je n'ai trempé mes mains dans le sang et jamais je n'ai eu l'occasion de tuer (ne serait-ce qu') un moineau. Après avoir entendu ma réponse, tu t'es mis à crier plus fort: Viens, toi notre véritable glaive, Jésus-Christ, et non seulement tranche la tête de ce démon, mais coupe-lui aussi tous ses membres, en présence de tous ceux que j'ai recrutés dans ta milice. Et aussitôt un homme qui te ressemblait, Pierre, se présenta armé d'un glaive et la mit en pièces, au point que je vous regardais tous les deux, toi et lui qui trucidait ce démon, si semblables l'un à l'autre, et j'étais rempli d'admiration.

La figure démoniaque vaincue par le Christ nous rappelle bien sûr l'Égyptien de la quatrième vision de la *Passion* de Perpétue mais, surenchère littéraire oblige, elle est plus noire (notez le superlatif *Ethiopissimam* et la litote *neque Aegyptiam!*), elle est, comme esclave, socialement inférieure, elle pratique une activité dégradante et surtout elle est femme. De plus, le traitement qu'elle subit est beaucoup plus drastique que celui infligé à l'Égyptien à l'issue du pancrace. Mais la vision de Marcellus a une fonction narrative analogue à celle de Perpétue: elle vise à rassurer les protagonistes d'un concours dont l'enjeu est capital pour la cause qu'ils défendent.

Envoi: le Noir blanchi

Les textes proposés ci-dessus ont un dénominateur commun: ils expriment tous, positivement ou, peut-être plus souvent, négativement, la manière dont les Anciens, ou du moins ceux d'entre eux qui ont bien voulu s'exprimer sur le sujet, se sont représentés les Noirs. Fascinés par la couleur foncée de leur peau, effrayés par le symbolisme qui s'y rattache, intrigués par les autres traits somatiques distinctifs de la négritude, attirés par leur exotisme esthétique et sexuel, les auteurs anciens, grecs et latins, païens et chrétiens, nous présentent une

44 *Actus Petri Apostoli* 22 (= *Actus Vercellenses*, III^e s. ap. J.-C., éd. L. Vouaux 1922).

image relativement homogène de la négritude en tant que manifestation de l'altérité physique et ethnique, une réalité qu'ils ont fixée au moyen d'un vocabulaire adéquat et qu'ils ont absorbée à travers une série de clichés dont certains ressemblent dangereusement à des préjugés. Doit-on parler de racisme? Malgré l'insistance sur l'hypersexualité et la systématisation présentée par les écrits physiognomonistes, je crois que les Anciens se sont plutôt concentrés sur la définition d'une norme esthétique basée sur le contraste entre «nous» et «eux», norme dont, une fois définie, on peut s'écarter sans qu'apparaisse une menace pour l'un ou l'autre groupe. On ne pourra reprocher aux Anciens d'avoir occasionnellement succombé à la tentation d'une extrapolation hâtive et simpliste, conditionnés qu'ils étaient par une vieille habitude ethnocentrique, dans la mesure où ce type d'attitude ne semble pas avoir donné lieu à des comportements *collectifs* résultant dans le rejet de l'autre. Il ne faut pas oublier que, concurremment aux représentations discutées tout à l'heure, les Ethiopiens jouissaient d'un prestige particulier. Ne sont-ils pas considérés, depuis l'épopée homérique, comme «sans reproche» (ἀμύμονες), hôtes réguliers des dieux, exemples de sagesse, de justice et de piété?⁴⁵

Evidemment, il serait intéressant de savoir comment les Noirs eux-mêmes ressentaient le regard posé sur eux par les Méditerranéens, mais les sources sont muettes à ce sujet. Toutefois, quelques textes font parler des Noirs à la première personne du singulier, et même s'il faut reconnaître une autorité gréco-romaine derrière chacun d'entre eux, ils suggèrent que les Noirs ont pu adopter une position apologétique. En voici deux exemples particulièrement parlants.

Le premier consiste en une inscription métrique provenant de la cité d'Antinoë sur le Nil, datant probablement du III^e s. ap. J.-C., et commémorant un esclave noir, dont le maître, qui a évidemment érigé l'épithaphe, se signale par une modestie toute relative:

Πάλλαντος εἶ τιν' οἴσθας ἄνδρ' ἐπώνυμον
 δεκάδαρχον, ἔργων Ἀντινόοιο προστάτην,
 τούτωι με δαίμων οἰκέτ(η)ν κατήγαγεν
 Αἰθιοπίδος γῆς, ἔνθ' ἐμοὶ φυτόσποροι.
 5 Χροῖην μὲν ἐν ζωοῖσιν ἦν μελάντερος,
 οἶον βολαὶ ποιοῦσιν ἠλιωτίδες·
 ψυχὴ δὲ λευκοῖς ἀνθεσιν βρούουσ' ἀεὶ
 εὐνοϊαν εἶλκε δεσπότης σαόφρονος,
 ψυχῆς γὰρ ἐσθλῆς κάλλος ἐστὶ δεύτερον,
 10 μορφὴν τ(έ) μοι μέλαιναν εὖ κατέστεφεν.
 Οἶος μετ' Ἴνδου ἐλθε μαινόλης θεός,
 βωμοῖς ἀνήσων αἰνὰ φῦλα βαρβάρων

45 Hom., *Il.* 1,423; Diod. Sic. 3,2; Plin., *HN* 2,80,189 (conséquence directe du climat dans lequel ils vivent); et Lucien, *De Astrologia* 3–5. Cf. Snowden (1970, ci-dessus, n. 21) 144–155; et du même auteur, *Before Color Prejudice: The Ancient View of Blacks* (Cambridge, MA 1983) 51–59.

τοιοῦτος ἦν πάροιδεν ἠλιούμενος.
 Νῦν αὖτε τύμβωι πάντ' ἀποκρούσας ἔχω,
 15 θυμόν τε μορφὴν θ' ἢ με τὸ πρὶν ἄμπεχευ,
 λοιπὸν δὲ πάντων οὔνομ' ἐστὶ μοι μόνον.
 Ἐπιτυγχάνοντα γάρ με γινώσκοι(ς), ξένε,
 πάντων τυχόντα τῶν βροτοῖσιν ἠδέων·
 τούτων δ' ἀμοιβὴν δεσπότη δοίη θεὸς
 20 βίου τε μακρὸν οἶμον εὐκλειάν θ' ὁμοῦ⁴⁶.

Si tu connais un homme répondant au nom de Pallas, décurion et contremaître dans les carrières d'Antinoé, (sache) que c'est à lui que m'a amené la divinité. Esclave, je suis né de parents qui vivent en Ethiopie. De teint, j'étais, parmi les vivants, assez foncé, comme il convient à un homme frappé par les rayons du soleil. Mais mon âme, toujours parée de fleurs blanches, m'a valu la juste bienveillance de mon maître – en effet, la beauté physique est moins importante que la noblesse de l'âme – et a couronné la noirceur de mon corps. Le dieu du délire est allé chez les Indiens pour attirer vers ses autels les tribus de barbares hideux; tel j'étais auparavant, brûlé par les rayons du soleil. Mais maintenant, j'ai tout caché dans la tombe, dispositions et apparences que j'arborais de mon vivant. Tout ce qui reste de moi, ce n'est qu'un nom: passant, appelle-moi Epitynchanus (Fortunatus, Chanceux), lorsque tu apprendras que j'ai profité de tous les agréments réservés aux mortels. Puisse la divinité payer mon maître en retour en lui accordant gloire et longue vie.

L'opposition entre noirceur du corps et blancheur de l'âme est devenue un lieu commun dans la littérature romanesque et hagiographique et s'est exportée jusque dans la littérature anglaise de la fin du XVIII^e s., comme l'illustre «The Little Black Boy», poème tiré des *Songs of Innocence* (1789) de William Blake:

My mother bore me in the southern wild,
 And I am black, but oh! my soul is white.
 White as an angel is the English child;
 But I am black as if bereaved of light. (...) ⁴⁷

Ce thème est bien présent dans la littérature antique, en tout cas dès la fin de l'époque hellénistique. Ainsi, dans le *Roman d'Alexandre* du Pseudo-Callisthène⁴⁸, que l'on fait remonter jusque vers 100 av. J.-C., la reine des Ethiopiens

46 E. Bernant, *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine* (Paris 1969) no. 26 (pp. 143–144).

47 M. Mason (éd.), *William Blake. A Critical Edition of the Major Works*, The Oxford Authors (Oxford/New York 1988) 248–49. Cf. L. A. Thompson, *Romans and Blacks* (Norman, OK/London 1989) 11 et 44 (qui cite le poème et fournit d'autres exemples); et Cracco Ruggini (1979, ci-dessus n. 13) 113, n. 20, avec référence à R. Kipling, «Gunga Din», in *Barrack-Room Ballads* (1892).

48 Ps.-Callisthène, *Historia Alexandri Magni* 3,18,6 (*Recensio Vetusta*, éd. par G. Kroll 1926, réimpr. 1977, p. 116). Le texte du ms L 3,18,3 (éd. par H. van Thiel 1974, p. 136) et celui de la *Recensio β* (éd. par L. Bergson 1965, p. 153) présentent l'un et l'autre des variantes mineures, et omettent en particulier λευκότεροι και: l'accent est mis sur la luminosité plutôt que sur la couleur. Flavius Josèphe, *BJ* 6,54–55, loue la bravoure d'un soldat auxiliaire d'origine syrienne et

met en garde le roi Alexandre contre les conclusions hâtives qu'il pourrait être amené à tirer de sa négritude:

μὴ καταγνώσῃ δὲ τοῦ χρώματος ἡμῶν· ἐσμὲν γὰρ λευκότεροι
καὶ λαμπρότεροι ταῖς ψυχαῖς τῶν παρὰ σοῦ λευκοτάτων.

Nous sommes plus blancs et plus clairs dans notre âme que le plus blanc d'entre vous.

Mais c'est dans les nombreux témoignages consacrés à la vie d'Abba Moïse que le motif intervient de la manière la plus dramatique⁴⁹. Noir d'origine éthiopienne, esclave d'un fonctionnaire en poste en Egypte, Moïse vécut à peu près entre 332 et 407. Chassé par son maître à la suite de ses trop nombreux larcins, il devint un brigand, alla jusqu'à commettre un meurtre, pour finalement se repentir et se convertir au christianisme. Devenu moine dans la même communauté de Scete que Pachôn, il y vécut une vie d'ascète, recherchant même la solitude dans des régions plus arides du désert libyen. Sa réputation dépassa les limites locales et on venait le consulter à divers propos. A l'arrivée des barbares qui détruisirent Scete, il ne voulut pas fuir et mourut alors assassiné. Plusieurs anecdotes courent à son sujet et font de lui un Jean Valjean avant la lettre. Au moment de le consacrer prêtre, l'archevêque fit une allusion assez ambiguë à la couleur de son vêtement:

*Dicebant de abbate Moyse quia factus esset clericus, et posuerunt ei superhumeralia. Et dixit ei archiepiscopus: Ecce factus es candidatus, abba Moyses. Et ille respondit: Putas a foris, domne papa, aut deintus?*⁵⁰

Voilà ce qu'on racontait sur Abba Moïse: comme il avait été consacré prêtre, on l'invita à se revêtir de son aube. Et l'archevêque lui dit: «Eh bien, te voilà devenu *candidatus* (= blanc/candidat/blanchi), Abba Moïse!» Et il répondit: «Tu veux dire, vénérable maître, d'extérieur ou d'intérieur?»

souligne le caractère inattendu de son comportement en fonction de son apparence physique (en particulier la noirceur de sa peau). Je dois cette référence à l'érudition de M. René Bloch.

49 Cf. *Vitae Patrum V, Verba seniorum* (= PL 73, 959–960), § 29; *Apophthegmata Patrum* (= PG 65, 281–289), surtout 283, § 4 (avec *SCh* 387, pp. 68–70); Palladius, *Historia Lausiaca* 19; Sozomenus, *Ecclesiastica Historia* 6,29,15–19 (= PG 67, 1377b–d); cf. J. Bidez/G. C. Hansen (éds.), *Die Griechischen Christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte* 50 (Berlin 1960) 281–282; «Vita S. Moysis Aethiopsis», in: B. Latyshev (éd.), *Menologii anonymi Byzantini saeculi X quae supersunt* (Saint Petersburg 1912, réimpr. Leipzig 1970) 2, 330–336; Nicephorus Callistus, *Ecclesiastica Historia* 11,36 (= PG 146, 699–702, XIII/XIV^e s.); K. O'Brien Wicker, «Ethiopian Moses. (Collected Sources)», in: V. L. Wimbush (éd.), *Ascetic Behavior in Greco-Roman Antiquity. A Sourcebook*, Studies in Antiquity & Christianity (Minneapolis 1990) 239–248. Snowden (1983, ci-dessus, n. 45) 150, n. 243.

50 *Vitae Patrum V, Verba seniorum* (= PL 73, 959–960), § 29. L'effet blanchissant de la grâce divine sur les Noirs/pêcheurs est un thème récurrent chez les Pères de l'Eglise depuis Origène, et sert à illustrer l'universalité du salut pour les chrétiens; cf. Cracco Ruggini (1979, ci-dessus, n. 13) 122–125; et ci-dessous, n. 58, pour l'adynaton.

La blancheur de l'appareil pouvait avoir un effet rédempteur pour cet ancien pécheur, mais la couleur de sa peau lui valut encore un petit bizutage:

*Volens autem episcopus probare eum, dixit clericis: Quando intrat abbas Moyses ad altare, expellite eum, et sequimini, ut audiat quid dicat. Dum autem coepissent eum mittere foras, dicebant ei: Exi foras, Aethiops. Ille vero egrediens, dicebat: Bene tibi fecerunt cinerente et caccabate. Qui cum homo non sis, quare te in medio hominum dare praesumpsisti?*⁵¹

Voulant le mettre à l'épreuve, l'évêque dit aux membres du clergé: «Quand Abba Moïse entrera pour se rendre à l'autel, chassez-le, puis suivez-le pour écouter ce qu'il dira». Tout en s'employant à le faire sortir, ils lui disaient: «Va-t'en, Nègre! Celui-ci sortit en se disant à lui-même: «C'est bien fait pour toi, visage de cendre, face de marmite! Puisque tu n'es pas un homme, pourquoi as-tu la présomption de vouloir te mêler à ceux qui en sont?»

Il est paradoxal que l'unique exemple attesté dans les sources antiques de rejet d'un individu à cause de la couleur de sa peau soit lié au contexte de l'ordination d'un prêtre dans une communauté chrétienne, et qui plus est en Egypte, où la présence d'individus à peau foncée devait être plus commune que partout ailleurs dans l'Empire. Mais il faut souligner qu'il ne s'agit que de simulation, afin de donner à l'intéressé l'occasion de faire montre de son humilité et de sa retenue. On peut imaginer que, de nos jours, le reverend Al Sharpton aurait réagi différemment⁵².

Postlude

L'essai qui précède n'est que prétexte à une réflexion de caractère épistémologique. Après tout, une leçon inaugurale est l'occasion ou jamais pour un professeur de s'interroger sur la pertinence et l'utilité de son activité. Tout philologue et historien de l'Antiquité classique est assailli quotidiennement par des questions et des doutes à ce sujet, au point de se sentir très proche des maîtres de rhétorique de l'époque impériale qui, faute de pouvoir cultiver la prestigieuse éloquence politique, s'adonnèrent à l'exercice gratuit de l'art de la parole sur des sujets dont l'oisiveté et l'inanité ont souvent frappé les modernes: *Eloge de la Fumée et de la Poussière, Eloge de la Négligence, Eloge du Dentifrice et de l'Hygiène buccale, Eloge de la Mouche, Eloge de la Chevelure, Eloge de la Calvitie*, etc.⁵³. L'enseignement de la philologie classique, s'il ne visait qu'à in-

51 *Vitae Patrum V, Verba seniorum* (= PL 73, 959–960), § 29.

52 Al Sharpton est un pasteur noir américain contemporain, chef de file d'un mouvement que certains considèrent comme raciste.

53 Fronton, *Laudes fumi et pulveris dis paratae* (éd. M. P. J. van den Hout 1988, pp. 215–217); *Laudes neglegentiae* (van den Hout pp. 218–220); *Contra somnum pro insomnia* (Ep. 1.4, van den Hout pp. 5–8); Apul., *Apol.* 6–8 (*e ludicris meis epistolium de dentifricio*); Lucien, *Muscae laudatio*; Dion Chrysostome, *Encomium comae*, cité par Synesius de Cyrène, *Encomium calvitii*;

culquer les éléments de langue et de littérature nécessaires à la formation de la prochaine génération d'enseignants du degré secondaire, serait évidemment dans une position très inconfortable. Mais un tel but est à mes yeux assez accessoire. Toutefois, si l'aspect de formation professionnelle n'est pas prioritaire – et il ne peut ni ne doit l'être dans un cadre universitaire – à quoi doivent tendre les efforts d'un professeur titulaire d'une chaire de langue et littérature latines? Le petit exercice auquel je me suis prêté ci-dessus devrait fournir un élément de réponse.

Les textes et documents présentés peuvent frapper le lecteur par leur diversité et leur dispersion:

- *dispersion dans le temps*, car ils ont été composés entre la période hellénistique (III^e s. av. J.-C.) et le Bas-Empire; ils font par ailleurs allusion à la période homérique et royale (cf. l'anecdote concernant Sextus Tarquinius chez Servius) et leur écho se répercute au Moyen Age (cf. le dossier d'Abba Moïse), voire au-delà (William Blake);
- *dispersion dans l'espace*, car ils proviennent de régions ou font référence à des peuples ou des lieux situés entre l'Ecosse et l'Inde, la Mer Noire et le Sahara;
- *dispersion dans la forme*, car ils appartiennent à plusieurs genres littéraires en prose ou en vers, élégie, poésie didactique, épigramme, biographie, hagiographie, roman, et littérature apocryphe; ils peuvent aussi se présenter sous la forme de documents de nature épigraphique et archéologique (épigraphie funéraire, graffiti, mosaïques, statuettes, etc.);
- et, finalement, *dispersion sur le plan culturel*, car ils sont empruntés indifféremment aux mondes grec et latin, païen et chrétien.

Le sujet choisi comme paradigme appartient bien sûr au domaine de l'histoire sociale et des mentalités antiques, mais il a été volontairement abordé de manière aussi antihistorique que possible afin de rassurer certains collègues soucieux de délimiter précisément les domaines de compétences des chaires respectives. Un historien de l'époque moderne et contemporaine sourirait à l'idée qu'on puisse oser tenter de construire un discours historique sur la base de documents aussi dispersés et aussi peu ... 'documentaires'. C'est un peu comme si l'on tentait d'écrire l'histoire de la société française au XIX^e s. sur la base d'une anthologie des poètes romantiques!

Dion aurait écrit plusieurs textes de cet acabit (*Eloge du Moustique*, *Eloge du perroquet*) malheureusement (!) perdus aujourd'hui. Il faut citer aussi, comme appartenant au même genre de l'Eloge paradoxal, l'*Eloge de la Fièvre Quarte* de Favorinus d'Arles, l'*Eloge de la Pauvreté* de Peregrinus, et toute une série d'éloges des poux, des puces et autres punaises d'un écrivain byzantin du XI^e s., Michael Psellus (*Oratoria Minora*, éd. par A. R. Littlewood, Teubner 1985, pp. 94–116). Cf. J. Bompaire, *Lucien écrivain. Imitation et création* (Paris 1958) 282–286; et L. Pernot, *La rhétorique de l'éloge dans le monde romain II* (Paris 1993) 532–546; et la mise au point de J. Schamp dans *AC* 66 (1997) 353–369, en particulier 353–354. Je remercie mon collègue et ami, le Professeur Jacques Schamp (Université de Fribourg), de m'avoir fourni ces références.

Mais c'est bien de l'élaboration d'un discours qu'il s'agit, un discours sur l'altérité, sur son appréhension et sur son appréciation. Fondé sur des textes et des documents iconographiques – objets d'une obsession que tout historien se doit de cultiver et qui suppose une certaine maîtrise des langues anciennes et des méthodes d'interprétation –, mon propos tend moins à démontrer que les Anciens avaient su éviter l'écueil du racisme, ce que d'autres ont voulu faire avant moi, de manière plus ou moins convaincante⁵⁴, qu'à faire valoir ces textes et ces images en les ressuscitant, en les actualisant et en les mettant en série et en contexte de manière à leur donner un sens, une signification. En cela, je me sens philologue, parce que c'est l'amour du texte qui a défini la démarche adoptée, dont le propos consiste à partager avec le lecteur des œuvres et des passages souvent trop peu connus.

La difficulté d'un tel exercice réside dans le fait que l'"antiquisant" travaille le plus souvent sur des collections closes⁵⁵, parfois éculées, trop rarement enrichies par de nouvelles découvertes permettant de changer radicalement l'idée que l'on a pu se faire sur tel ou tel sujet. Cet état de chose, loin d'être une fatalité, invite à se souvenir de la sagesse de Pascal (*Pensées* 1,22):

Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau: la disposition des matières est nouvelle; quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux que l'autre.

Sans insister sur l'aspect qualitatif, admettons que c'est là que l'originalité et la créativité de l'historien ou du philologue entrent en jeu: il faut faire autre chose, si possible mieux, mais avec pour ainsi dire les mêmes ressources, que ses prédécesseurs. Et pour ce faire, il faut que chaque génération, que chaque individu réinvente l'Antiquité, en s'affranchissant, malgré le souvenir respectueux qui en reste, des choix, des goûts et des priorités de ceux et celles qui sont déjà passés par là.

Une carrière universitaire en philologie classique est comparable à un long voyage, auquel on associe pour un temps – mais pour un temps seulement! – une volée d'étudiants après l'autre, voyage dont les méandres provoqués par la curiosité intellectuelle permettent de s'attacher un jour à un angliciste, le sui-

54 Parmi les entreprises du genre, l'une des dernières en date, et des meilleures, est constituée par l'ouvrage de Thompson (1989, ci-dessus, n. 47), peut-être plus nuancé sur ce point que les deux livres de Snowden (1970, ci-dessus, n. 21 et 1983, ci-dessus, n. 45). Cf. aussi Salmon (1994, ci-dessus, n. 18) et la prise de position du Prof. Jean-Claude Carrière (Université de Toulouse-II) dans *Le Monde* du vendredi 5 juin 1998 (Sélection hebdomadaire, p. 8): «Aristote n'est pas encarté au Front national».

55 C'est le cas du sujet traité ici (la négritude), comme le constate déjà Thompson (1989, ci-dessus, n. 47) 1: tout le matériel primaire est réuni dans Snowden (1970, ci-dessus, n. 21), accompagné d'un index des sources, pp. 353–364). Le thème de cette leçon a déjà été abordé de manière plus vaste et dans une perspective différente par Cracco Ruggini (1979, ci-dessus, n. 13) (travail magistral et fondamental!).

vant à un ethnologue, un historien de l'art, un théologien, un juriste, etc. En fait, tout en restant centré sur la Romanité, le latiniste se doit de manger à tous les râteliers: histoire, ethnologie, anthropologie, sociologie, géographie, sciences naturelles, etc.: «[Romani] nil a me alienum puto.»⁵⁶ Mais loin de n'être qu'un parasite, l'antiquisant, helléniste ou latiniste, saura se montrer généreux et hospitalier à son tour. Quelle discipline ne se réclame d'une origine antique, ne remonte à des textes fondateurs écrits dans l'une ou l'autre langue classique? Quelle activité intellectuelle ne gagne pas en relief à se contempler dans son passé lointain?

Fort de l'étendue illimitée du champ d'étude qu'il a fait sien, l'antiquisant cherche à noter et à comprendre les similitudes et les différences entre alors et maintenant – par exemple, dans la perception des couleurs – à établir des liens entre les textes, entre les genres, entre les sujets, voire entre les domaines attribués à d'autres chaires. C'est pourquoi le latin, tout comme le grec, se doit de jouer le rôle de ciment à l'intérieur non seulement de la Faculté des Lettres, mais de l'Université et du monde académique. Et c'est ce souci de cohésion qui peut dicter des choix dans l'élaboration de nouveaux plans d'études des langues anciennes, dans la mise en place de programmes fédérateurs comme Tradition classique⁵⁷.

Au-delà de la quête de la plausibilité historique, l'étude du monde antique constitue, du fait de la longévité de celui-ci, de son étendue géographique, de sa diversité culturelle et de sa globalité, un terrain privilégié pour le développement de la curiosité et de la créativité des étudiants, et ce dans le cadre d'un exercice faisant appel à la rigueur intellectuelle et au jugement critique, ainsi qu'à une certaine humilité face à une culture qui nous dépasse et nous échappe de plus en plus, bien que nous en soyons issus. C'est là qu'il faut reconnaître la pertinence d'un discours qui, grâce à la dispersion de ses fondements, reflète le mieux l'universalité de son objet, l'ubiquité de son application et la pérennité de son utilité⁵⁸. Vu sous cet angle, l'éloge n'a plus rien de paradoxal.

56 Ter., *Haut. 77*: *Homo sum: humani nil a me alienum puto*. D'après Suétone (*De Poetis. Vita Terenti 5*), le dramaturge Publius Terentius Afer, d'origine servile et africaine comme l'indique son *cognomen*, aurait été noir/foncé de peau (*fuisse dicitur ... colore fusco*), ce qui fait de lui le seul (?) auteur noir conservé de l'Antiquité classique. Il ne faut pas en conclure que son œuvre soit l'expression de l'idéologie d'une minorité ethnique et/ou sociale.

57 Respectivement: www.unine.ch/antic/latin.html et www.unine.ch/antic/tradition.html.

58 Les fabulistes anciens ont illustré l'idée de l'immutabilité de la nature des choses en évoquant le maître d'un esclave noir (éthiopien) qui se serait efforcé, sans succès, de le laver pour le blanchir; cf. Esope no. 278; Aphthonios no. 6; *Syntipas* no. 41; Themistios, *Oratio* 32 (359c); et A. Hausrath/H. Haas (éds.), *Corpus Fabularum Aesopicarum* (Leipzig 1956) vol. 2, pp. 91–92. 135–136. 172. Lucien, *Adv. Ind.* 28, a compris le proverbe-adynton (Αἰθίοπα σμήχειν) de manière plus négative, mettant en exergue l'impossibilité de changer quoi que ce soit à l'ordre des choses, comme de vouloir inculquer le bon usage des livres à un ignorant (cf. ci-dessus, n. 50, pour la récupération de l'adynton par les Pères de l'Eglise).